

Ludwig van Beethoven et ses métamorphoses

Nicole LAURY-LEPAUW



oyage dans la filmographie musicale de Beethoven à l'Auditorium du Louvre du 3 mars au 4 avril 2008 : un exceptionnel événement Beethoven nous a été offert à l'Auditorium du Louvre. Quasiment chaque jour, souvent deux fois par jour, musique filmée, conférences et récitals nous donnèrent l'occasion de vibrer au rythme et à la mesure ou la démesure du monde beethovénien.

Nous tenons à remercier Christian Labrande et sa fidèle équipe qui ont organisé toute la programmation, sa réalisation et leur présence quotidienne à l'Auditorium. Je n'ai pu assister aux 30 séances filmées mais à un grand nombre d'entre elles dont voici quelques étapes jalonnées de perles.

En m'intéressant de plus près à la filmographie des œuvres du Maître, je découvre combien elle est importante, immense. Ces quelques lignes n'ont donc pas pour objet d'être exhaustives mais je me propose de partager quelques impressions de ce voyage passionnant dans le monde de la musique filmée de Beethoven. Ce mois de magie beethovénienne commença par un document aussi rare qu'émouvant pour moi grande admiratrice de Carlos Kleiber, nous faisant partager une répétition de la *Cinquième symphonie* avec le Philharmonique de Vienne. Quarante minutes de bonheur qui nous font mieux comprendre que cet enregistrement ait fait de mon cher Carlos un demi-dieu adulé de tous, un chef mythique. Ce témoignage est d'autant plus précieux que le chef autrichien enregistra très peu, il fut diffusé deux fois lors de la manifestation Ludwig van (3 et 15 mars).

Des moments de lumière, de profondeur, d'intense beauté, de pur bonheur. Toute la répétition est menée avec une immense exigence de précision en même temps qu'avec un sourire charmeur, plein d'une infinie tendresse, d'une joie de vivre, d'une luminosité intérieure que Kleiber rayonne. Il exulte d'un bonheur qu'il nous transmet et qui nous va droit au cœur.

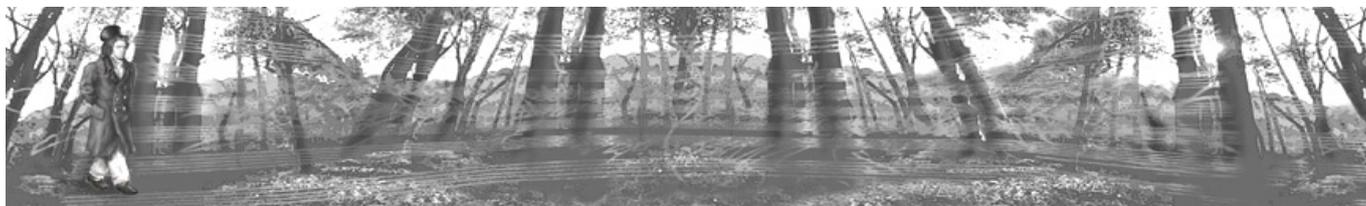
Chef hors norme, séduisant, fascinant, beau à voir diriger, plein d'enthousiasme, un côté « enfantin » et drôle, donnant des images aux musiciens pour mieux se faire comprendre, chantant ... il s'exprime avec les mains, les yeux, les mots et amène les musiciens exactement là où il veut, répétant encore et encore, il arrive même à les faire sourire alors qu'il les pousse toujours plus près de leur limite.

Il porte les musiciens, c'est comme s'il enveloppait musique et orchestre de ses bras. Après ce démarrage fulgurant, de nombreux documents très intéressants se sont succédé. Nous avons par exemple pu voir Bernstein dans une analyse de la *Cinquième* datant de 1954 (!) ou encore, de la même année, Celibidache dans *l'Ouverture d'Egmont*.

Autre moment épique, Arturo Benedetti Michelangeli dans le *Concerto pour piano n°1* sous la baguette de Giulini ! La réunion de ces deux maestri italiens fut toute de passion et de feu alors que c'était avec un feu beaucoup plus intériorisé que nous avons vu Bernard Haitink diriger *Léonore III* en 1961.

Puis le lendemain, passer d'un Knappertsbush dirigeant *l'Héroïque* avec le Philharmonique de Berlin,





en 1942, puissant mais retenu, grande et digne stature, geste extrêmement précis, tension contenue, d'une grande sobriété, *tempo* très lent, à un Bernstein emmenant avec fougue le Philharmonique de Vienne en 1982 dans *l'Ouverture de Prométhée* pour revenir à l'Héroïque cette fois dirigée vingt ans plus tôt en 1962 par Pierre Boulez... vous imaginez quels états d'âme nous ont fait traverser les organisateurs pour finalement nous amener à *l'Empereur* sous les doigts magiques de Guillels en 1978 avec l'orchestre de Strasbourg sous la baguette d'Alain Lombard. Cette fois, nous pouvions nous installer pour un long et beau voyage de quarante minutes.

Emile Guillels, très sérieux, presque fermé, joue de tout son corps, son visage est sombre et très expressif, c'est comme si chaque note passait par tout son corps, faisait tout un chemin et après un double mouvement des bras amenant le son, arrivait jusqu'aux doigts. Dextérité, toucher de velours, plénitude du son, jeu ample, il nous entraîne dans son monde de sensibilité extrême, de profondeur, de passion, celui de Beethoven.

88

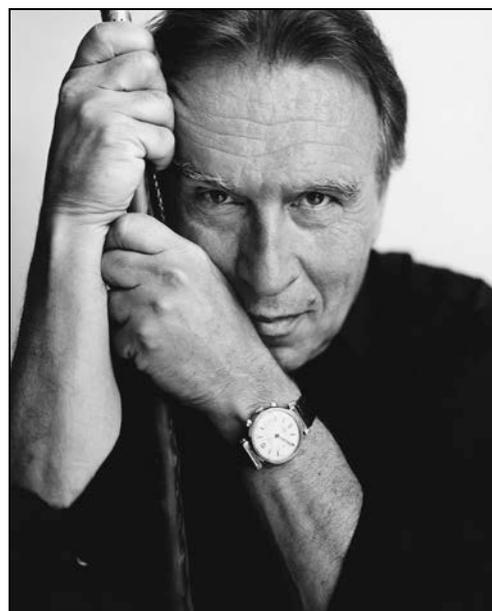
Pour terminer la première semaine, nous ayant fait passer du chaud au brûlant mais jamais au tiède, avec Beethoven, impossible ; ce fut Andy Sommer qui nous emmena dans son périple daté de 1997. *L'Héroïque* encore mais dans des perceptions très différentes, une interprétation romantique avec Muti dont nous apprenons qu'il y a deux grands courants d'interprétation beethovénienne : l'une *Mendelssohn* plus rapide, l'autre *Wagner* plus grandiose, et Muti de nous rassurer : « *Heureusement, personne n'aura le dernier mot* ».

De sa version ressort une force extraordinaire, il dit encore « *qu'il ne faut pas ralentir avant l'arrêt... qui doit arriver par surprise* » de manière à assurer l'intensité dramatique. Un mouvement très soutenu, tendu puis vient la méditation, le hautbois méditatif et douloureux. « *Chez Beethoven la dynamique est une surprise, les couleurs sont une surprise* ».

Oui, une lumière, un signe inattendu qui ne doit pas être annoncé. Muti dans le 3^e mouvement est totalement porté par la musique et, les bras levés, grands ouverts... il donne la sensation d'être Dieu ! Une sensation de toute puissance, face à la Vie. Il explose littéralement et ne se retenant plus, il danse,

saute, exulte... puis... a accès au ciel. Ses sourires, charmeurs et satisfaits du résultat en disent long sur son bonheur.

Après Riccardo Muti, ce sont d'autres grands chefs dont nous avons pu explorer la vision de l'Héroïque : Norrington, Maazel, Abbado, Boulez, Beecham. Autant de découvertes, d'approches et de mondes différents fort enrichissants.



Claudio Abbado - © Kassara / Deutsche Grammophon

Abbado, par exemple, est arrivé très souriant, visage émacié, gestes expressifs qui semblent contenir ou envelopper la musique. Ses mains sont comme des oiseaux, sa gestuelle est élégante, raffinée, sobre mais capable aussi de se déchaîner et surtout d'emmener les musiciens dans des courbes ou des accents puissamment beethovéniens pour mieux retrouver subtilité, légèreté, tendresse. Un regard d'aigle, un sourire... Une force tout intérieure qu'il sait nous transmettre, émotion.

Venons-en maintenant à un des grands moments de ce Ludwig van, le jeudi 13 mars nous fut offerte la *Missa Solemnis* filmée en 70 par Zeffirelli, à Saint-Pierre de Rome devant le Pape Paul VI avec, à la tête de l'orchestre de la radio-télévision de Rome et des chœurs de la radio bavaroise, Wolfgang Sawallisch. Le document de l'INA n'avait jamais été remontré depuis

1970, un grand merci à Monsieur Labrande de nous avoir permis de vivre cette somptueuse *Missa* chantée par Christa Ludwig, Placido Domingo, Ingrid Bjoner et Kurt Moll. Les prêtres, les nonces... Saint-Pierre de Rome... très impressionnant et devant nous, un Sawallisch jeune dont on admire la précision, l'élégance, la sobriété. Tout cela devant un pape recueilli.

Les voix sont superbes, la pureté de Christa Ludwig, la grande présence de Domingo, puis un *Kyrie* prenant et d'une grande émotion, un *Gloria* éclatant, digne et profond qui nous ouvre les portes de la Foi ! Les portes du ciel. À l'image, Zeffirelli nous montre les angelots de la Sixtine. Souvenons-nous que c'est au début du *Credo* que Beethoven écrit « *Dieu est au-dessus de tout. Dieu ne m'a jamais abandonné* ». Certes il était animé d'une foi immense en l'homme mais aussi en une énergie céleste, divine.

Sawallisch conduit ses troupes avec enthousiasme et grande ferveur sur le chemin de la lumière. Sur ce chemin Domingo chante un *Miserere* sublime. Les chœurs s'élèvent toujours plus haut jusqu'au sublime dans le *Sanctus*. Quelle ardeur généreuse ! Devant nous W. Sawallisch exulte avec musiciens et choristes, c'est merveilleusement filmé. La résurrection est joyeuse, accompagnée de fresques appropriées de Michel Ange. Le film est un chef-d'œuvre, respectant l'œuvre musicale qu'il n'appesantit jamais, il illustre au contraire sa grandeur en unissant musique et peinture, l'art est mis au service du divin et il respecte en cela l'esprit du compositeur. Dans la *Missa* l'unité est atteinte, c'est l'apothéose, à l'image apparaît « *la création de l'homme* » de Michel Ange ! Aucun mot ne peut traduire cette beauté bouleversante du *Sanctus* où les violoncelles parlent à notre âme, le calme du *Sanctus Dominus*, puis l'explosion du *Hosannah*. La tendresse et la sérénité du violon solo aux accents poignants semblent descendre du ciel, depuis la ligne mélodique jusqu'au son un peu strident.

Le film fait magnifiquement ressortir le dialogue des instruments, des solistes et des choristes nous permettant ainsi d'accéder tous ensemble aux sphères célestes. Le Pape a un sourire heureux, béat. Nous sommes au paradis ou dans un monde de paix et d'amour, celui dont Beethoven rêvait pour l'humanité. Il considérait sa *Missa Solemnis* comme son œuvre la plus accomplie, elle a en effet une

dimension universelle qui préfigure la *IX^e Symphonie*. Ce film de Zeffirelli est une superbe version musicale mise magnifiquement en valeur par les images et fut pour moi un des temps forts de ce mois au Louvre.

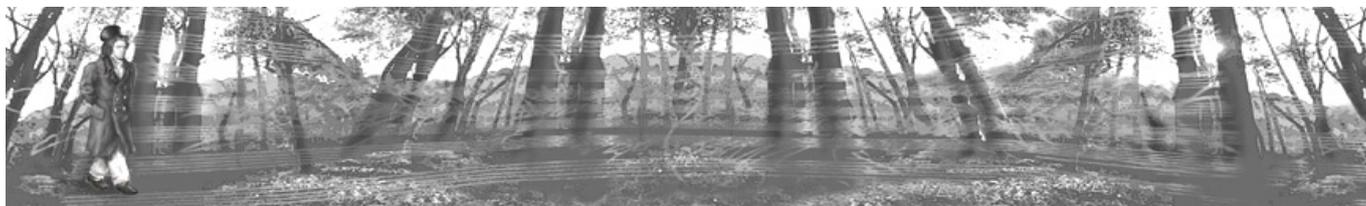
Il y eut une journée chorégraphie où bien sûr l'image avait particulièrement sa place. L'œuvre de Beethoven a inspiré de nombreux chorégraphes, nous avons découvert quelques ballets. Outre la célèbre *Neuvième* de Béjart, je citerai des documents plus rares tels qu'Isadora de Béjart dansé par Plissetskaïa dans la cour carrée du Louvre sur la *Septième* ou Bonaparte de Serge Lifar dansé par Ludmila Tcherina sur la *Troisième*, la chorégraphie est martiale, les symboles bonapartistes sont forts ou encore *la Grande Fugue* sur une chorégraphie de Maguy Marin, véritable étreinte entre danse et musique ou le *XV^e Quatuor* sur une chorégraphie de Forsythe dont le côté impermanent déstabilise, interruptions, silences, climat d'instabilité.

Par une gestuelle en communion avec la musique, la danse dit nos doutes, nos peurs mais aussi combien il est possible d'aller puiser nos forces au fond de notre âme, elle exprime avec intensité les accents déchirants de l'humain chahuté par la vie.

Le 15 mars ce fut la seconde diffusion de la *Cinquième symphonie* par Carlos Kleiber. J'en redirai quelques mots pour souligner l'intérêt d'une rediffusion. Dès les célèbres premiers accords de la symphonie, Kleiber avec élégance et intensité nous donne le frisson. De nouveau la magie opère. Cette deuxième projection nous permet d'être plus attentif aux musiciens du Wiener, aux infinies nuances du chef, au timbre des instruments, aux silences... Nous sommes pris dans une déferlante de puissance, d'énergie, d'amour et, de nouveau, nous nous laissons embarquer dans les états beethovéniens qui ouvrent les portes de notre monde intérieur, agité ou serein.

Avec une grâce infinie ou avec détermination Kleiber est le "passeur". En le regardant, nous avons l'impression d'entendre pour la première fois cette symphonie pourtant mille fois écoutée. Ah ! L'extraordinaire montée en puissance du 4^e mouvement jusqu'à l'explosion de joie, intense, ineffable où il nous emmène au plus près de l'Absolu, de l'Extase, aux côtés du Maître ! Cet homme et chef





d'orchestre hors du commun nous transporte et nous élève jusqu'aux portes du Sublime.

Dans la multitude d'interprétations de cette symphonie déjà très fournie, Kleiber est un tournant, un événement qui deviendra référence. L'on ne peut s'empêcher d'imaginer combien le maître de Bonn eut été heureux d'entendre sa musique ainsi jouée depuis le cœur.

Le soir de ce même 15 mars le bonheur continua avec *l'Ouverture de Coriolan* toujours par Kleiber en répétition à l'Opéra de Mexico, document inédit de 1982 tout aussi captivant et enthousiasmant que la Cinquième. Il est souriant, charismatique, tout en nuances, finesse, précision, puissance et passion. Quelle belle prestance, il devient musique. Suit le *Ah ! Perfido* chanté par Julia Vardy et dirigé en 1984 par Ricardo Chailly en poste à Berlin. Œuvre relativement peu enregistrée, étonnante, très engagée, l'écriture musicale nous laisse entrevoir les opéras que Beethoven aurait pu nous laisser... Magnifique *moriro*, d'une extrême difficulté vocale et riche en émotion.

90

Puis une perle, la *Quatrième symphonie* dirigée par Charles Munch à Boston, concert diffusé en direct en 1961. Le grand Munch y est particulièrement intériorisé mais aussi plein de fantaisie, de charme, d'élan. On trouve en lui les mêmes valeurs que chez Kleiber : passion, précision, charme, efficacité. Les excellents musiciens du Boston sont conduits de main de maître, la baguette du Maestro dessine les phrases beethoviniennes. On disait également de Kleiber qu'il semblait dessiner la musique de sa baguette. Ces deux chefs ont décidément de nombreux points communs, des êtres de grand charisme aussi attachants l'un que l'autre. Munch avait les yeux vifs, un regard d'aigle plein de douceur et de bienveillance, aucune indulgence mais un sourire à faire fondre les musiciens avec qui il avait une relation de tendresse, de patron et de père. Rappelons qu'il a été le créateur de l'Orchestre de Paris dont les musiciens l'appellent encore aujourd'hui "papa Munch", je ne suis pas sûre qu'un grand nombre d'entre eux ait fait le deuil de sa brusque disparition en tournée aux États-Unis.

Pollini et Böhm sont venus clore cette soirée dans un enregistrement studio du *Troisième concerto pour piano*. Ce film montre combien ces deux musiciens

s'entendent et se complètent en concave/convexe, étonnant ! Contrairement aux deux chefs précédents, on ne peut parler du charme de Böhm, son visage est austère, impassible sauf un sourire de complicité avec les musiciens, il est cependant magnétique. Bien que très différents Kleiber et Böhm se vouaient une profonde admiration.



Maurizio Pollini - © Deutsche Grammophon

Pollini, malgré son pansement au crâne et à la main droite (suite à une chute) et les grosses lunettes de l'époque, est légèreté et fluidité, un toucher de velours, un jeu délié, clair, puissant, il est comme entraîné dans les pas de Beethoven, dans son monde et dans son âme, le dialogue avec l'excellent Orchestre philharmonique de Vienne est parfait et ce *3^e Concerto* est époustouffant ! Le pianiste est complètement porté par ce qu'il joue, ses trilles sont à couper le souffle. On imagine les mains du Maître virevoltant avec passion !

Cette journée riche en inédits et en émotions se termine dans une exaltation digne de Beethoven, nous quittons l'Auditorium à regret mais comblés.

Dimanche 16, de nouveaux documents sur les symphonies, répétitions ou concerts nous attendaient :

- Répétition de la *Neuvième* avec Jochum qui nous dit que le presque irréalisable vocal des chœurs est lié à la vision spirituelle de Beethoven et que ce presque inaccessible est voulu par le Maître.

- Répétition de la *Septième* avec Böhm, sévère mais si présent, profond, sobre, certes pas démonstratif mais on le sent complètement habité et cela sort de lui presque malgré lui.

Le troisième mouvement est lent, un peu trop, c'est pour nous l'heure de la sieste... mais dans le 4^e mouvement il se lâche davantage et la tension finale est très belle.

- Le Wiener revient pour la *Huitième symphonie* avec à sa tête un Claudio Abbado jeune (1970) au tempérament de feu. Le tempo est beaucoup plus rapide et enlevé, de puissants accents beethovéniens en même temps qu'une belle rondeur. En toile de fond de l'orchestre, l'image est surprenante, le chef est dans l'obscurité et émerge au tempo de la musique dans la lumière, dans une espèce de grand cristal étrange qui explose dans des orangés de feu. Puis les musiciens apparaissent dans une forêt de fils ou câbles ou rayons, comme enserrés et les mains du chef, très belles, apparaissent seules. De beaux phrasés, une grande musicalité, des mouvements petits et précis, Abbado dirige de tout son corps. Le tout est très bien filmé.

Après une petite pause, les passionnés ayant pris goût à toutes ces surprises plus belles les unes que les autres, reprennent place dans l'Auditorium devenu le temps d'un mois le temple sacré de Beethoven.

Nous ne fûmes pas déçus ! Tout redémarrera avec *l'Ouverture de Leonore III* dirigée par Bruno Walter en 1965, l'un des plus prestigieux chefs de ce temps. Ah Bruno Walter et sa fougue, son beau visage, sa chaleur humaine et la sonorité chaude elle aussi des enregistrements de l'époque. Vif, alerte, ample, intense, rayonnant, loin de se mettre en avant, il nous met face à la beauté de la musique derrière laquelle il s'efface. Il ne fait plus qu'un avec elle, il se fond en elle et met toute sa ferveur et son abnégation à son service. Quelle beauté, quelle humanité, quelle noblesse, ne croirait-on pas parler de Beethoven lui-même ? Bruno Walter, cette grande figure musicale, vous pénètre le cœur.

Suivirent quelques extraits de la *Cinquième* par Rodzinski au Carnegie dont les mains semblent sculpter l'air. On le voit plein d'une fabuleuse énergie malgré son âge avancé, Beethoven porte et transcende ceux qui l'aiment ! L'enregistrement date de 1947, le son a un peu vieilli mais il demeure assez magistral. Les attaques pupitre sont claires, directes, engagées. À la fin, il lâche tout, donne tout dans un unisson d'une grandiose amplitude qui donne une impression d'ivresse. Rodzinski était connu pour son côté délirant et parano, on raconte qu'il a un jour convoqué Bernstein comme assistant en lui disant : « *Dieu m'a dit, prends Bernstein* ». Après tout, pourquoi pas ?

Les chefs qui suivirent, Klemperer et Szell, étaient eux complètement opposés au romantisme et ont interprété la *Cinquième* d'une manière tout à fait différente, ce fut très intéressant justement de voir comment avec la même partition les chefs nous emmènent dans des mondes si différents, d'une autre beauté, d'une autre force. La musique est vivante et se réécrit sans cesse grâce à ses interprètes, nous n'avons pas fini de découvrir Beethoven !

Après une conférence fort intéressante d'Alain Pâris sur Beethoven et ses métamorphoses, la troisième semaine, déjà, commença par *l'Ouverture de Leonore III*, cette fois dirigée par Barenboïm. L'accent fut mis sur la récupération de la musique de Beethoven par de nombreux mouvements politiques.

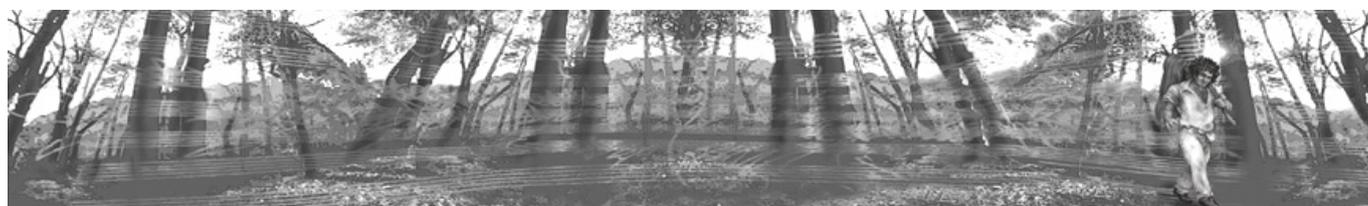
91

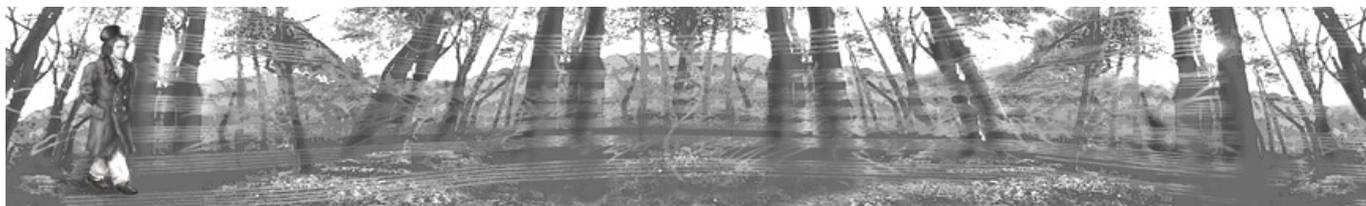
- Tout d'abord Barenboïm et son orchestre Divan réunissant dans une démarche de paix de jeunes musiciens d'Israël, de Palestine et autres pays méditerranéens.

- Puis Bill Dixon et le premier orchestre noir aux États-Unis. Après des débuts difficiles il fit une belle carrière et interprète là *l'Ouverture d'Egmont* en 1963. Il est à peine filmé ou de dos.

La politique est marquée par les oppositions et les rivalités, Alain Pâris choisit justement deux grands chefs rivaux, grands beethovéniens tous les deux mais à l'esthétique totalement opposée, Furtwängler et Toscanini.

- Furtwängler en 1942 dirige *la Neuvième* devant Goebbels pour l'anniversaire de Hitler. Le chef est déchaîné, comme possédé, nous voyons des images hallucinantes, tragiques, désespérées qui donnent le





frisson, la croix gammée... Une véritable course à l'abîme et pourtant quelle musique !

- Toscanini dirige lui aussi la Neuvième en 1948 à New York. Petit, solidement ancré, direction fulgurante, rapide et néanmoins pénétrante même si nous sommes parfois surpris par la rapidité du tempo. Il ne dirige pas d'une estrade mais il fascine et magnétise l'orchestre. Son visage est extrêmement concentré.



Henryk Szeryng avec Charles Reiner (1984)

Et le 19 mars arriva la soirée consacrée au violon.

En tête l'un de mes violonistes préférés Henryk Szeryng qui joue la *Sonate pour piano n°6* avec Charles Reiner au piano (1970). Dès les premières mesures l'on reconnaît le si beau grain de son propre à ce merveilleux violoniste. Sa profonde sensibilité transpire par tous les pores de sa peau, son visage est toujours sobre mais tellement expressif, son regard tourné vers l'intérieur mais aussi tout à l'attention de l'autre. On ne le sent pas préoccupé de son image mais tout entier dédié à la musique et au compositeur qu'il servait avec humilité dans le plus grand respect de la partition et des annotations du Maître. Artiste de grand talent et magnifique interprète de Beethoven, homme d'une extrême gentillesse, il exprime merveilleusement la tendresse infinie du compositeur, jamais dans le pathos mais avec une beauté du son et de l'âme qui nous touche au plus profond et au plus beau de nous-même, là où tout paraît évident.

Trois mouvements seulement... nous regrettons qu'il n'y en ait pas quatre, cinq ou... neuf ! Comme nous aurions aimé que ce long son du violon continue à dialoguer avec son ami le piano. Quelle délicatesse dans l'*adagio*, quelle poésie et toujours cette tendresse qui nous prend au cœur, on aimerait que cela ne s'arrête jamais tant ce monde où ils nous emmènent est prenant.

Dans l'*allegretto*, finesse et clarté du jeu, musicalité infinie, attaques impeccables, longs coups d'archet, chaleur et profondeur du son et quelle belle main gauche qui fait si bien chanter son instrument (même un Stradivarius ne chante pas tout seul...), Szeryng nous fait vivre là, avec son ami Reiner et le portrait de Beethoven présent tout au long du film, un instant de perfection, de grande intensité et d'une rare pureté.

À peine commençons-nous à redescendre des hautes sphères qu'arrive sur l'écran un autre géant du violon, David Oïstrakh, autre merveille de qualité de son et de justesse. Dans cet enregistrement de 1962 il joue la *Sonate n°5, le Printemps*, avec son fidèle complice Lev Oborin, sublimes tous les deux dans le Beethoven intimiste de l'*adagio* comme dans le *scherzo* brillant, vif, virevoltant et le *rondo*.

Dans l'*allegro* on a l'impression que tout est dit mais vient l'*adagio* et là le violon et le piano nous chantent toute la tendresse du monde... On ne peut que rester suspendu à ce fil du violon, à ce dialogue d'une infinie sensibilité. Dans le *scherzo* en un bref instant ils nous communiquent joie et vitalité puis quel bonheur de les voir tous les deux déployer leur virtuosité et leur talent dans l'exceptionnel *rondo*. Grâce au film on voit combien jouer du violon est physique et demande une technique inouïe, cette sonate est particulièrement acrobatique même si leur assurance nous le fait oublier.

Ils jouent également devant un portrait du Maître. En les regardant jouer l'un et l'autre on se demande comment tant de délicatesse peut sortir de ces deux colosses russes, de ces doigts charnus, de ces visages réservés ? Un mystère, un miracle que ces films historiques nous font découvrir et admirer. Quelle assurance et quelle sérénité. Là aussi comme avec Szeryng le film nous permet de voir comment le violoniste utilise son archet sur toute sa longueur donnant un son sans fin, nous voyons la grande

souplesse et la légèreté de sa main gauche à laquelle répond si bien la fluidité de jeu du pianiste.

Ces deux duos sont en communion parfaite, dans un vrai dialogue où aucun ne cherche à dominer l'autre. Des images qui là encore servent magnifiquement la musique où l'on voit bien que les musiciens se donnent totalement à leur art, des instants de grâce et de beauté.

La soirée se poursuit avec Isaac Stern, au violon aussi chaleureux que lui et une plénitude du son à son image, sublime... dans la si jolie et émouvante *Romance en fa majeur* suivie d'une très intéressante répétition avec Anne-Sophie Mutter et Karajan et se termina avec la *Sonate à Kreutzer* par Milstein, autre violon légendaire et le tout jeune Pludermacher. Milstein a un visage sérieux, absorbé, une attitude digne, un son généreux sort de son violon qui semble tout petit par rapport à l'ampleur du son malgré une célèbre retenue se refusant à tout excès. Que d'émotions bouleversantes tout au long de cette soirée qui laissera en nous sa forte empreinte.

La journée suivante était consacrée à Glenn Gould dont une longue conversation sur Beethoven que pour ma part je découvrais totalement. Gould jouant Bach bien sûr mais Beethoven, je dois reconnaître que ce fut une surprise.

Quel spectacle inoubliable que Gould assis sur son siège très bas, fredonnant tout en jouant, ses longues mains venant d'ailleurs comme deux oiseaux de proie, parfois aussi comme dix tentacules, parfois encore la main gauche battant la mesure. Lui aussi, comme ses mains, semble venir d'ailleurs, tantôt ténébreux tantôt rieur, tantôt les yeux levés au ciel tantôt complètement penché à quelques centimètres du clavier, un vrai spectacle pour les yeux.

Mais aussi une véritable aventure pour les oreilles, Son jeu incroyable de don et de retenue en même temps nous tient en haleine, il nous maintient sur une ligne au-dessus du vide, dans une émotion presque insupportable. Il éclaire l'œuvre qu'il joue de l'intérieur et donne à la découvrir de là où il est. Il pénètre dans chaque phrase, dans chaque note comme s'il se perdait dans un au-delà où il nous entraîne, parfois avec une lenteur extrême d'une beauté saisissante parfois avec une vélocité tout aussi stupéfiante.

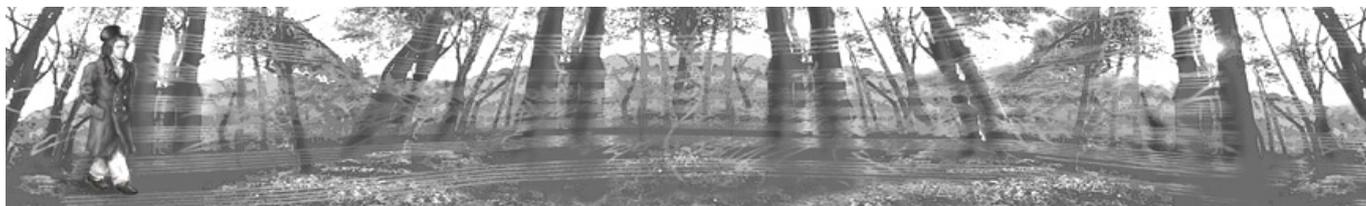
Avec Gould il se passe quelque chose d'inhabituel, d'extraordinaire qui nous relie au fil de la vie et nous émeut. Il disait que Bach avait imprégné sa vie mais il m'a très favorablement impressionnée dans Beethoven. Secret et solitaire comme le Maître, d'une sensibilité hors du commun, magnétique et anticonformiste, comme lui mystique et tourné vers son monde intérieur et son imaginaire, en fait il était très proche du compositeur et que ce soit dans les *Variations en ut mineur* ou dans *la Tempête*, il apporte un nouvel éclairage et l'œuvre devient une nouvelle composition. Il fut très critiqué, on lui reprocha d'être sentimentaliste, hystérique, dans le pathos... mais lors de son dernier concert en 1964, Beethoven fut tout de même encore l'un de ses trois élus : il joua Bach, Beethoven et Krenek.

En voyant Gould à l'écran, ce qui nous touche n'est pas tant que ce soit la meilleure interprétation ou non mais plutôt ce qu'il nous dit de lui-même, il accédait à une puissante identification avec la musique qu'il jouait, c'était une véritable histoire d'amour, une histoire passionnelle dans laquelle il était plus lyrique que romantique. En fait, de même qu'il s'identifie à la musique qu'il joue, de même il nous entraîne dans une identification à Gould !

La dernière semaine arriva avec d'autres émerveillements. Des pianistes de légende d'abord avec Kempff dans la *Hammerklavier*, Backhaus dans le *Concerto pour piano n°4*, Lazar Berman dans la *Pathétique*, Richter-Haaser dans *la Tempête*, Serkin dans les *Adieux*, Barenboïm en master class avec Lang Lang dans l'*Appassionata* ou dans la *Sonate n°30*. Je n'ai pu être présente...

En revanche, je dirai quelques mots sur le film d'Henri-George Clouzot nous montrant Karajan lors d'une *master class* passionnante et dirigeant la *Cinquième symphonie* en 1967. Sa direction est claire, incisive, énergique, le tempo est idéal, les silences parfaitement respectés nous laissent en suspens, la montée vibratoire, l'ampleur, la clarté des instruments sont magnifiques. H-G. Clouzot nous donne l'image de Karajan que le chef aime de lui-même, profil gauche, penseur, yeux fermés pour être mieux tourné vers l'intérieur, mèche impeccable malgré la fougue... Karajan on aime ou on n'aime pas mais pour ce qui est de la direction, du geste et de l'image quelle apothéose que ce film auquel Karajan





collabora largement et qui fait partie de la collection *L'art de la direction*. Voici un magnifique exemple de l'intérêt de la musique filmée ; cependant la collaboration des deux artistes devait bien vite s'arrêter. Quelles qu'aient été ses célèbres exigences cinématographiques Karajan était un grand musicien qui a toujours accordé une grande part de ses programmes et de ses enregistrements à Beethoven. Mais vous en saurez beaucoup plus en lisant ou relisant le très riche article de Bruno Streiff sur le chef paru dans la Revue ABF n°11 ainsi que son livre Karajan, le chef d'orchestre.

Le lendemain 29 mars, j'ai eu la chance d'être présente à la soirée consacrée au violoncelle et au piano. Ce fut tout d'abord une très intéressante *master class* d'un monstre sacré du violoncelle Pablo Casals en 1961 ! Puis l'on entendit le légendaire duo russe Rostropovitch et Richter dans la *Sonate n°4 op. 102*. Musicalité, sonorité chaude et superbe vibrato du violoncelliste... Nous sommes conquis. L'image nous montre superbement combien ils sont attentifs l'un à l'autre, en parfaite communion d'âme et d'âme russe !

94

Les entendre et les regarder dans ce dialogue intensément profond et délicat nous permet de les suivre, d'entrer avec eux dans la magie de l'intimité de leur relation jusqu'au cœur-même de l'œuvre. Superbe !



Jacqueline Du Pré et Daniel Barenboïm

Il y eut Jacqueline Du Pré et Barenboïm, couple de légende également, unis pour le meilleur de leur complicité musicale interprétant la *sonate n°2 op 5*. Et puis, un violoncelliste qui me touche tout particulièrement, tant l'homme que le musicien, Paul Tortellier, que nous entendons dans les *Sonates n° 5 op 102 et n°3 op 69*. Dès qu'il effleure son violoncelle c'est la plénitude ! La musique est là, au bout de son archet, pure, vivante, vibrante, envoûtante.

Toujours d'un calme olympien c'est un être que l'on sent bouillonner de l'intérieur. La technique est plus que parfaite, vertigineuse mais plus important encore le son est merveilleux, chaleureux, riche de mille couleurs, Tortellier atteint la perfection et nous fait partager ô combien cette passion dont on le sent habité. Il est là sans être là, totalement absorbé par la musique, dans une aura qui dégage un magnétisme fascinant. Il Est musique. Passionné de Beethoven, il créera « *Le mouvement Beethoven* » destiné à promouvoir les valeurs humanistes du compositeur tout en jouant sa musique.

Puis vint le jour béni des trios et quatuors, c'était un dimanche. Entre les deux joyaux que sont le *Trio des Esprits* joué par Barenboïm, Du Pré et Zuckerman, magnifique, et le *Triple concerto op 56* par les frères Capuçon et Martha Argerich déjà projeté début mars, le trio magique Istomin-Stern-Rose qui devait devenir référence de l'Intégrale des trios de Beethoven, nous gratifia d'un *Archiduc* époustouflant filmé en 1970. Au-delà d'une maîtrise parfaite, d'une sonorité exceptionnelle et d'une musicalité sublime qui n'est plus à découvrir, ce que l'image nous apporte c'est la complicité des regards et l'engagement total dans cette conversation à trois, empreinte de noblesse et d'élévation. Décidément les archives des années 70 recèlent des trésors inestimables ! Nous ne pouvons que suivre les musiciens dans cet instant de grâce, de perfection, d'inventivité, de tendresse, de fantaisie où nous passons de la prière à la souffrance, du lyrisme aux élans fougueux jusqu'au tourbillon final. Lorsqu'on se souvient que la création publique de ce Trio en 1814 fut la dernière apparition de Beethoven en tant que pianiste on en a des frissons dans le dos... Ils s'expriment avec des accents d'une telle intimité que les trois musiciens sont comme les voix intérieures du Maître nous livrant l'authenticité et la multiplicité de ses sentiments. Majestueux, dynamique, riche de

contrastes, cet Archiduc trouve là ses plus sincères serviteurs.

Après les trios, les quatuors. L'un d'entre eux m'a profondément émue, c'est le *Quatuor n°7 op 59* que jouait le quatuor Alban Berg. L'entrée immédiate dans le thème du Quatuor nous plonge d'emblée, d'une part dans la dimension révolutionnaire de Beethoven par sa forme complexe, d'autre part dans la dimension sans doute la plus mélodique des 16 quatuors. Les musiciens du quatuor Berg nous conduisent sur ce beau chemin expressif, envoûtant. L'aspect répétitif de certains accords ou phrases nous fait avancer sur ce chemin lumineux et ascendant dans un discours clair, riche et vigoureux. L'apport de l'image est de nous permettre de voir ce discours entre les quatre instruments et de suivre son évolution, son développement, sa progression vers les cimes de la transfiguration à travers le chant ou le cri de chacun, leur rapprochement ou éloignement, leur union ou confrontation.

Grâce à l'image l'on appréhende mieux le langage unique de chaque instrument en même temps que sa participation à cette ascension vertigineuse et l'on s'émerveille encore plus de leur capacité à s'unir jusqu'à un état de plénitude et de sérénité joyeuse où nous aimerions demeurer.

Le dernier grand événement du mois fut la soirée *Fidelio* dans la splendide version du théâtre d'Orange réalisée par Pierre Jourdan en 1979 avec Gundula Janowitz (Leonore), l'extraordinaire Rocco (William Wilderman), le merveilleux Teo Adam en Pizzaro, Jon Vickers en Florestan, superbe ! Et la baguette de Zubin Mehta. Que rêver de mieux ? Les personnages du drame sont magnifiquement campés et nous nous réjouissons de ce décor non provocateur, de la mise en scène comme des costumes ! L'ensemble est de grande qualité, en parfaite harmonie et avec la direction de Zubin Mehta et l'Orchestre d'Israël, tout est réuni pour émerveiller nos yeux et nos oreilles. Merci encore à Monsieur Labrande d'avoir choisi cette splendide version de *Fidelio* qui nous fait tant regretter que le Maître ne nous ait légué qu'un seul opéra, mais quel opéra il est vrai ! Incomparable, captivant, un véritable bonheur. Le duo Rocco/Pizzaro est superbement joué et chanté, prenant, magistral. Leonore (Janowitz) est remarquable, émouvante, magnifique sur tous les

plans, voix, présence, jeu, crédibilité et si humaine. Toute la puissance beethovénienne, l'élan du cœur fidèle, les sentiments nobles se manifestent avec ferveur dans le trio Leonore, Florestan, Rocco, jusque dans la stature de Florestan (qui pourrait être celle de Beethoven). Ce trio est d'une grande beauté. Et le quatuor avec Pizzaro... est au-delà des mots, intense, poignant, totalement en phase, au même niveau vibratoire et incarnant pleinement leur personnage. Le chœur des prisonniers est absolument sublime, les images saisissent chaque temps fort et le calme après la tempête si cher à Beethoven

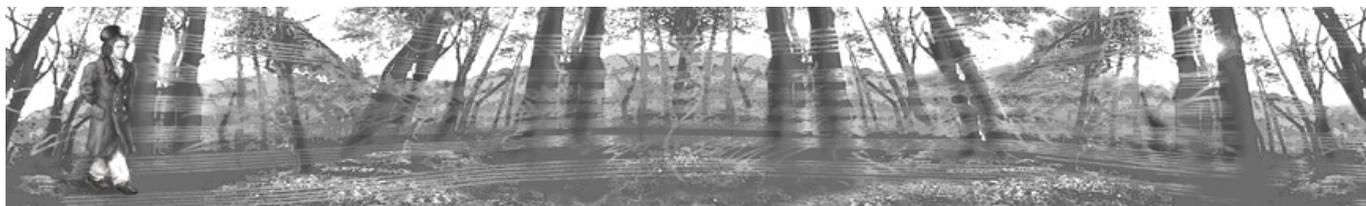
Chaque expression, chaque mouvement accompagne et sert l'intensité de l'émotion musicale, notre cœur se serre, est bouleversé, nous sommes pris dans le drame passionnel et politique qui se joue devant nous et que Beethoven bien sûr conduit jusqu'au triomphe de l'amour des hommes, de la fraternité, de l'humanité unie, à l'image de Leonore et Florestan. Duo, chœurs, Leonore III sont magnifiés dans ce cadre d'Orange à la taille du grandiose opéra. Le Tutti final en tenue civile nous rappelle que *Fidelio* n'a rien perdu de son actualité et qu'il est intemporel. Une version somptueuse où les prises de vue suivant les scènes donnent une dynamique originale et vivante, un *Fidelio* qui remporta un triomphe et que l'on se réjouit de pouvoir regarder à nouveau puisqu'il existe en dvd.

95

Nous sommes le 4 avril et notre voyage arrive à son terme.

Après la conférence de Rémy Stricker sur Beethoven et l'humour - mais oui le Maître en avait beaucoup - ses carnets le montrent drôle, caustique et il a composé de nombreuses œuvres humoristiques, ce passionnant périple dans le monde de Ludwig van se conclut par un film d'Andy Sommer, la seconde partie de *A la recherche de Beethoven*. Ce document nous proposa le *Concerto pour violon* interprété par Zino Francescatti, l'un des plus grands violonistes du XX^e siècle, né à Marseille, dont on dit qu'il joua ce concerto plus de deux mille fois en concert. En effet, en l'écoutant, en le regardant, on pouvait percevoir combien il possédait au bout des doigts, du cœur et de l'âme cette œuvre qui l'accompagna toute sa vie. Son extraordinaire virtuosité le rendit très vite célèbre, sa sonorité est lumineuse et unique disait





Szeryng, en effet nous l'entendons dans ce document, elle est éclatante, chaleureuse, rayonnante, c'est un éblouissement. Ce concert date de 1968, le violoniste avait 66 ans !! Il donna son dernier concert à Paris à 74 ans sur son fidèle Stradivarius.

Jean Fournet dirige avec une grande sobriété et une belle présence un orchestre de musiciens portant barbe et moustache de l'époque, amusant détail. Francescatti, voilà un violoniste qui donne tout comme si c'était une question de vie ou de mort, sensibilité, musicalité, clarté et ampleur du son, avec ferveur, passion, chaleur et une merveilleuse simplicité. On ne peut qu'être transporté.

Cet adieu au Maître fut résolument tourné vers l'aspect lumineux de sa musique et de sa personnalité. Ce mois à l'Auditorium du Louvre fut pour moi source de beaucoup de bonheur et, sans aucune prétention musicologique j'ai essayé ici de partager mes impressions et émotions avec ceux d'entre vous qui n'ont pas eu la chance de pouvoir être présents.

Comme le dit André Tubeuf : « Je ne sais si je peux respirer à cette hauteur-là mais que quelqu'un me permette d'y accéder... ! ».

Avant tout je me suis laissée émuvoir et transporter par un instrument, une phrase musicale, une voix, par la profondeur, la ferveur et l'amour du message beethovénien si généreusement transmis de jour en jour par tous ces merveilleux musiciens.

Merci à Beethoven, merci à tous ces interprètes qui ont consacré leur vie à nous donner le meilleur d'eux-mêmes, merci aux organisateurs de cet événement d'exception.

Pendant un mois tout a tourné autour de ces rendez-vous, une étrange sensation de vide suivit leur arrêt mais le Maître lui est toujours là, en nos cœurs comme dans les salles de concert et nous réserve encore de nombreux moments de joie et d'émotion intense. ◀ **N. L.-L.**



Carlos Kleiber